SOREL, 27 AOUT 1878. PRIX DU NUMERO : 1 CENTIN.



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

" Qui empêche de dire la vérité en riant ?"—HORACE.

Vol. 1. Chs. GERMAIN, Prop.-Editeur. No. 1.

FEUILLETON DU PERROQUET.

MARDI, 27 AOUT 1878.

POTINVILLE

PAR PAUL PARFAIT.

1

Un jeune homme ganté, rasé de frais, en élégant costume de fantaisie, franchit un matin le seuil du débit de tabac qui fait l'angle de la place du Marché, à Potinville.

— Avez-vous des londrès bien secs ? demanda-t-il à la marchande, après lui avoir civilement tiré son chapeau.

La marchande, qui se trouvait seule à son comptoir, avança, avec un peu plus d'empressement qu'elle ne le faisait pour ses clients ordinaires, la boite aux londrès, tenue d'habitude hors de portée des mains profanes

—Merci, dit le jeune homme.

Il prit la boite, fit son choix, paya, et, en recevant sa monnaie, dit encore :

—Je vous remercie.

—Il y a du feu derrière la porte, fit remarquer la marchande, montrant du doigt le petit lumignon qui tremblait dans un coin.

—Vous êtes bien aimable.

L'acheteur se hâta d'approcher du lumignon une des allumettes de papier qui s'entre-croisaient dans une rigole de ferblanc. Puis, constatant au libre jeu de la fumée que son cigare était pris, il salua encore et sortit.

—Voilà un jeune homme fort honnête ! s'écria la marchande quand il fut dehors.

—C'est un étranger, fit observer en se retournant une vieille fille qui venait de se croiser sur le seuil avec lui. J'ai déjà dû le voir quelque part.

Elle allait peut-être poursuivre ses réflexions, quand la marchande lui demanda :

—Vous venez chercher vos deux sous de tabac, mademoiselle Félicité ?

—Oui...

Un quart d'heure après, mademoiselle Félicité, assise près de sa fenêtre, regardait, en aspirant une prise, dans la direction de la rue, lorsque, tout-à-coup :

—Tiens, le voilà !

En même temps elle poussait du bras une fillette qui cousait près d'elle.

La fillette laissa tomber son ouvrage.

—Ce jeune homme ? Je m'en doutais. Il a passé déjà deux fois ce matin. C'est lui qui est arrivé par le train de deux heures et quarante.

—Qu'est-ce qu'il peut bien venir faire à Potinville ?

—Je ne sais pas.

—Les dames Ponceau nous le diront.

—Pourquoi n'as-tu pas demandé à madame Turpin ?

—Oh ! madame Turpin, au premier mot elle a détourné la conversation.

—Vraiment ? fit la petite, dont la physionomie s'éveilla...

Cinq minutes après, sous prétexte de rassortir du fil, la fillette entrait dans le magasin de mercerie des dames Ponceau, qui faisait presque vis-à-vis au rez-de-chaussée de sa tante.

—Qu'est-ce que c'est donc que ce jeune homme qui vient de passer tout à l'heure ?

—Un brun, avec de petites moustaches ?

—Oui.

—En pantalon rayé ?

—C'est ça même.

—Eh ! mais c'est le parisien qui est descendu à l'hôtel de la *Cuiller d'argent*, s'écria une chalande occupée à choisir du lacet.

—Comment ! vous ne savez pas pourquoi il vient ici ? demanda mademoiselle Ponceau l'ainée avec un air de stupéfaction profonde.

—Non, dit la petite.

—Il vient pour épouser mademoiselle Picoche.

—Mademoiselle Picoche, la fille du marchand de drap ?

—Précisément.

—Ce que c'est que l'argent ! Si ça mérite un mari aussi bien..!

—Le fait est, observa mademoiselle Ponceau la cadette, qu'il est joliment mieux qu'elle.

—D'autant, reprit la petite, qu'on le dit, lui, d'une amabilité..

—Qu'en sais-tu ?

—Oh ! moi, je n'en sais rien, fit-elle en riant, Il faut s'informer près de madame Turpin, la nouvelle marchande de tabac.

—Ah ! bah !

—Ma tante est entrée tout à l'heure dans sa boutique juste comme il en sortait. Et dame, il parait qu'elle ne tarissait pas sur son honnêteté.

—Il lui aura fait quelque compliment, remarqua sèchement mademoiselle Ponceau l'ainée. Cette petite femme-là aime trop les compliments ; elle se fera du tort avec ça.

—Que voulez-vous ? soupira mademoiselle Ponceau la cadette, quand on n'a pas l'habitude d'en entendre !..

A quelques instants de là, l'acheteuse de lacet, rencontrant la femme de l'huissier qui revenait du marché, suivie de sa bonne, échangeait au passage quelques mots avec elle :

A continuer.



Ma petite affaire est faite...... ... . Vivent les bons principes !......

Discours de Derifentemma Z Gaultier, ex-candidat.

Messieurs les Electeurrrrrrrs,

Je vous dois des explications pour avoir laissé ma place à M. Massue. Je l'ai fait dans l'intérêt du parti. Personne ne voulait de moi. D'ailleurrrrrs, si je m'étais présenté, il m'aurait fallu faire des dépenses ; tandis que je puis avoir quelques coppes en ne me présentant pas et en supportant M. Massue. Vous savez, MM., que, M. Massue est protectionniste, etc. Pour moi, messieurs les électeurrrrrs, je suis pour la protection de la " bierrrrr'Sorel. " (Applaudissements frénétiques.)

LE PERROQUET.

MARDI, 27 Août 1878.

ENTRÉE EN MATIÈRE.

Il existe dans la presse une lacune des plus déplorables que nous venons remplir. La presse a en effet jusqu'ici dans ses rangs un nombre infini de pies, voir même des singes ; mais hélas ! il n'y a pas encore eu de perroquet. *Eccolo*, nous voici.

Une autre raison, plus sérieuse encore, nous force à sortir de la coquille. C'est que, jusqu'à présent, les minorités seules ont été représentées dans la presse. Certes, nous avons le respect des minorités ; mais nous ne portons point ce respect jusqu'à l'oubli de la majorité Or, n'est-ce pas une chose indigne que la multitude de bavards qui composent les trois quarts et demi du genre humain soit restée jusqu'ici sans un organe a crédité ? Réjouissez-vous, compères et commères ; car de ce jour il vous nait, dans la personne de notre individu, un organe dont vous aurez lieu d'être fiers. Présent le *Perroquet !*

Bien plus, notre existence est devenue une nécessité qui s'impose. Les populations se distinguent toujours par quelque chose ; celle que nous sommes appelé à représenter se fait remarquer par un esprit de charité passé en proverbe. Seulement, cet instinct charitable ne s'est jusqu'ici manifesté qu'au bénéfice des œuvres pies, et l'on n'a pas encore eu l'occasion de rien faire pour quelque chose de perroquet. Or, comme il n'y a rien de plus perroquet qu'un perroquet, la libéralité proverbiale des masses va avoir beau jeu, et les sous vont nous pleuvoir par la tête.

Notre prospectus peut se résumer en peu de mots. En politique, fidèle à la tradition de nos ïeux, nous serons vert ; en religion, sévère.

Notre feuille sera fortement épicé et il y aura de la moutarde partout, même après diner. Nous sommes résolu à faire un usage immodére de sel : parfois même nous y joindrons le poivre. Lorsqu'il nous arrivera de servir à quelqu'un quelque sauce de notre façon, il est défendu de jamais la trouver trop piquante.

Une chose sure (ne pas lire " chaussure "), c'est que nous ne servirons jamais de persil au lecteur. Le *Perroquet* a une sainte horreur de cette plante fatale, et les mânes de ses pères pourraient en dire long là-dessus. A en parler seulement, nos plumes se hérissent ; aussi, passons à d'autres détails.

Le *Perroquet* sera bien renseigné sur toutes les questions, excepté toutefois celle d'Orient, sur quoi nous référons le lecteur au *Nouveau-Monde*, qui en administre chaque jour une dose calmante et soporifique à ses abonnés.

Le *Perroquet*, exilé sur une terre étrangère, y a rencontré, avec une surprise mêlée de joie et de douleur, quelques individus de son espèce qui y végétaient misérablement. En face du brillant avenir qui l'attend lui-même, le *Perroquet* a voulu faire la fortune de ses malheureux frères d'exil ; il les a attachés à son service, et naturellement ils feront d'excellents reporters.

Les uns ont pour mission d'étu-

dier les us et coutumes de ce pays afin d'en instruire leurs parents, auxquels le journal sera régulièrement expédié. Aussi, nous comptons sur la bienveillance du public pour faciliter à nos reporters leur tâche délicate, et leur ouvrir toutes grandes les portes de leurs demeures, voire même de leurs cuisines, afin que le bruit de la civilisation soreloise aille au delà des mers.—Les autres ont pour mission spéciale de se tenir au coin des rues et sur les places publiques, afin de rapporter les conversations privées ; il se dit en effet tant et de si jolies choses, qu'il ne faut rien laisser perdre. Défense expresse de déranger nos reporters dans l'exercice de leurs hautes fonctions. Dans nos bureaux, cette classe de nos employés s'appelle les Phonographes vivants ; en effet, ils doivent s'appliquer à transmettre les sons tels qu'ils leur viennent. La langue française étant si bien parlée au Canada, on peut s'attendre à en voir de belles dans nos colonnes. Exemple : quand notre reporter aura perçu les sons suivants, échangés entre camarades : " Eyousque tu vas?–J'm'en vas voir ma cafière !" il lui sera défendu de changer un iota à cette admirable orthographe. Nous serons scrupuleux en diable sur cette matière. Du reste, notre personnel se compose de perroquets garçons. Nous l'avons ainsi voulu, afin que notre journal aie son entière liberté d'action, soit à l'abri des indiscrétions et des querelles de ménage, et surtout afin que la rédaction en soit lucide.

Ah ! nous allions oublier un important détail : c'est que le *Perroquet* s'engage d'avance sur son honneur, à ne jamais publier...... rien de sérieux. Rien ! Qu'on le comprenne bien. Nous serons inflexibles sur ce point et ne dévierons ni pour or ni pour argent.

Jusqu'aux vendeurs de coton et de chandelle qui devront faire de l'esprit dans la rédaction des annonces qu'ils nous feront l'honneur de nous confier.

Autre avis au public : l'entrée de nos bureaux est interdite à tout visage sérieux. Un comité d'inspection siègera à la porte ; il faudra se dérider pour entrer, et les infortunés qui en seront incapables tout seuls pourront aller acheter un peu de gaité chez Fish ou chez Piché. Toute infraction à cette règle sera considérée crime de lèse-perroquet et traitée en conséquence.

Le *Perroquet* ne paraitra qu'une fois par semaine, dans l'intérêt de sa santé et de celle de ses lecteurs. Ça se comprend ! une dépense d'esprit comme celle qu'il devra faire..

Enfin, le *Perroquet* dédaigne suprêmement les plumes d'oie ou de dinde employées por ses confrères de la presse ; aussi,se servira-t-il des siennes propres.

Et maintenant, une, deux : brisons notre coquille et naissons !

As-tu pris ton déjeuner, Jacquot ?

FOUDRE D'ÉLOQUENCE.

M. Massue a prononcé un discours de 7 minutes et demie dimanche à St. Aimé, mais il a promis à ses amis que dimanche prochain il parlerait 8 minutes et un quart. Les supports de M. Massue trouvent que, dans une lutte aussi courte que celle-ci, gagner trois quarts de minute d'un discours à l'autre, c'est un beau succès. Il est probable qu'avec beaucoup de travail il viendra à parler dix minutes *! ! !*

LE PERROQUET A SA PERRUCHE.

1ÈRE LETTRE.

Sorel, Canada, 10 sous 1878.

A FLORA, cage No 1,
Chez Miss Arabella Crockshiver,
No 132, Strand.
Londres, Ang.,

Ma chère Flora,

Excuse si je t'écris en français, mais c'est la langue des naturels de ce pays ; d'ailleurs, tu pourras te faire traduire ma lettre par Miss Arabella Crockshiver, à qui la langue démange tellement de parler qu'elle les a presque toutes apprises.

Ma traversée a été heureuse ; pour moi, je l'étais encore bien plus quand je pris terre à Québec, après 10 jours de voyage entre le ciel et l'eau...... Mais il faut que je te parle de quelque chose qui s'est passée à bord du paquebot. Un matin, je m'éveille en sursaut ; ma cage, suspendue au plafond de la cabine, allait de tribord à babord (style matelot) et frappait aux cloisons. Je vis tout le monde debout ; quand je dis debout, je veux dire qu'ils n'étaient pas couchés. J'entendais geindre tout près de moi ; à force de regarder, je vis que cette musique était exécutée par un tas de soie et de rubans qui se débattais au-dessus d'un bassin. Je n'avait jamais rien vu de tel, et je me demandais la signification de cette pantomime, lorsque quelqu'un passa en disant : " Tiens ! en voilà une qui a le mal de mer ! " Le mal de mer ! qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Demande à Mlle Arabella Crockshiver.....· Pour moi, je comprenais de moins en moins.

La musique continuait toujours en augmentant, si bien qu'elle attira l'attention de plusieurs passagers qui passaient en trébuchant le long des cloisons et qui, après s'être assurés de ce qui arrivait, passèrent outre en ricanant et en regardant de travers le tas de soie et de rubans et le bassin. Il y avait là-dedans quelque chose qui ne sentait rien de bon, je veux dire, qui n'était pas clair. Je voulus en avoir le cœur net...... A ce moment, l'un des passagers se mit à dire à son voisin : " Ahem ! en voilà une qui paie son tribut à la nature !"—" Que veux-tu ? fit l'autre, le baptême de l'océan, tu sais !"

Le mal de mer ! le baptême ! Un éclair déchira les ténèbres de mon intelligence. Je compris dès lors ce que voulait dire le mal de mer. Je compris...... mais je ne te le dirai pas, innocente perruche......

Je ne fais qu'arriver à Sorel, où mon nouveau propriétaire, M. Germain (qui n'est pas un allemand) m'a reçu à cage ouverte. Il parait que mon arrivée est un évènement par ici ; on ne parle que du *Perroquet*, mais mon nouveau propriétaire a eu la délicatesse de me donner quelques jours de repos et ne m'exhibera en public qu'à la fin du mois. Vraiment, on dirait que les naïfs indigènes de ce pays n'est jamais vu nos pareils. C'est bien malheureux pour eux, mais assez heureux pour moi, et je vais avoir beau à les régénérer. Car on dit qu'ils sont curieux comme des belettes.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui.

Je te serre le pompon,
Ton éternel Perroquet.

INSANITÉS POLITIQUES.

Deux électeurs de Montréal-Est ·

Le libéral.—Coute donc, Pantaléon, vous devenez musicomanes dans votre parti.

Le conservateur.–Musicomanes !

comment ça ?...

Le libéral.—Ben oui, votre candidat est un musicien enragé.

Le conservateur.-Musicien ! notre candidat !... mais tu radotes...

Le libéral.—Oh non ! et de plus il est musicien monomaniaque.

Le conservateur.—Comment ça ?

Le libéral.—Parce qu'il a une monomanie pour la clef en un dièze.

Le conservateur.—Pourquoi ça.

Le libéral.-Parce qu'il *court sol...*

***

—Quels sont les électeurs les plus altérés de la Province de Québec ?

—Ce sont les électeurs de Shefford et de Napierville.

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils ont élu *la fontaine.*

***

—Quel est le député le plus frileux de la Chambre de Québec ?

—C'est le député de Québec-Centre.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il a les *reins frets.*

***

—Quel est parmi les députés de la chambre locale le Nemrod le plus chanceux ?

—C'est Boutin.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il a toujours *belle chasse.*

***

—Quels sont les électeurs les plus *schismatiques* de la Province de Québec ?

—Ce sont les électeurs de Compton.

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils élisent un *pope...*

***

—Quel est le député de la chambre locale qui pourrait faire le "directory" le plus populaire de la Province de Québec ?

—C'est le député de Stanstead.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est toujours le "directory" *de Lovell* qui est le plus populaire.

***

—Quel est le député le plus *joyeux* de la chambre des Communes ?

—C'est le député de St. Maurice.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est *la joie* même.....

***

—Quels sont les électeurs les plus *incendiaires* de la Province de Québec ?

—Ce sont les électeurs de Jacques-Cartier.

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils aiment *la flamme...*

***

Quel est le député de la chambre locale le plus populaire dans la galerie des dames ?

—C'est le député de Jacques-Cartier.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est *le cavalier* à la mode......

***

—Pourquoi les électeurs de Montmorency n'aiment-ils pas la clef en un dièze ?

—C'est parce qu'ils n'aiment pas la clef *en G.*

CAQUETS.

A peine le *Perroquet* avait-il mis le pied à Sorel qu'il s'en alla à pied faire une promenade par les rues. Le bec au vent, fier de son brillant plumage, il allait au hasard devant lui, admirant sur son passage comme font d'ailleurs les étrangers venant à Sorel pour la première fois. Il n'avait encore rencontré qu'un pince-nez, une couple de parapluies blancs et une demi-douzaine d'éventails suspendus d'une certaine façon, et sa promenade ne lui avait pas encore causé trop d'émotions, lorsque, rendu à un certain point de la rue Georges, qu'il nous a sévèrement défendu de désigner, il s'arrêta tout-à-coup, comme cloué au sol, et prit une attitude mélancolique comme si des sons familiers eussent frappé ses sens. Bientôt un frémissement de plaisir comprimé secoua tout son corps......

—Vatunancri ! vatunancri ! criait-on tout près de lui. Il regarda tout autour et vit un gamin, qui criait à un camarade posté de l'autre côté de la rue :

—Vatunancri ! vatunancri !

Le *Perroquet* n'en croyait pas ses sens. Ce *vatunancri* lui rappelait la langue de son pays lointain, et il se prit à songer à ses père et mère d'Océanie qui, peut-être à cette heure, songeant à leur pauvre exilé, se répétaient mélancoliquement un harmonieux *vatunancri* ou quelque chose comme cela.

Le *Perroquet* se demandait comment il se faisait que le gamin de Sorel parlait la langue des naturels de son pays, lorsque l'autre gamin, paraissant tout à coup comprendre le mystérieux *vatunancri*, répondit fièrement :

—Ben oui ! j'm'en vas n'en queri !

Le *Perroquet* tomba du haut de ses illusions et en eut un tel saisissement qu'on dut le ramener à sa cage à peu près inanimé.

Dorénavant, les pères et mères de famille de Sorel devront enjoindre à leurs enfants de parler français au lieu de dire *vatunancri*, s'ils tiennent à la vie du *Perroquet*, car le médecin a dit que la pauvre bête en mourrait si l'on renouvelait ses émotions.

***

A l'une des représentations données à Trois-Rivières par le Club Artistique de Sorel, M. B., remarquable par sa haute taille et conséquemment par ses longues jambes, faillit être victime de son imprudence. Vers la fin d'un entracte, comme la clochette sonnait pour le lever du rideau, il eut l'idée de traverser la scène ; mais il prit le mauvais chemin. Au lieu de passer derrière les décors, il s'aventura en avant sans le savoir. Un instant après, le deuxième coup de sonnette retentissait à ses oreilles et le rideau se levait lentement. Heureusement que la porte latérale était ouverte ; sans cela, M. B., qui est timide comme un roseau malgré sa taille de chêne, courait le risque de jouer, en farfouillant à la porte, le rôle de l'homme qui a envie de sortir. Tout ce que la parterre vit, fut une longue paire de jambes qui battait des entrechats frénétiques.

***

Un trifluvien, de passage en notre ville, a somptueusement baptisé notre Carré Royal : il l'a appelé le *Clos Royal !*

Et le canon central n'a pas pulvérisé l'audacieux !......Ah ! si le jet-d'eau avait été là !.....

***

Madame Calino mère, que la nature a pourvu d'un respectable appendice nasal, disait l'autre jour à une amie :

"Je ne me plaindrais pas de mon nez s'il n'était parfois incommode. Ainsi, lorsque je couds à la lampe, il m'empêche tellement de voir ma couture, que je suis obligé de reculer ma chaise. "

Le Perroquet

Publie à SOREL, No. 17 Rue Georges,

PAR

CHS. GERMAIN, *Editeur-Prop.*

Sorel, 27 Août 1878

SOREL, 31 AOUT 1878. PRIX DU NUMERO : 1 CE



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

" Qui empêche de dire la vérité en riant ? "—HORACE.

Vol. 1. Chs. GERMAIN, Prop.-Editeur. No. 2

FEUILLETON DU PERROQUET.

SAMEDI, 31 AOUT 1878.

PAR PAUL PARFAIT.

1

(Suite.)

—Tiens ! où va-t-il ? fit tout à coup son interlocutrice.

—Qui ça ?

—Le Parisien.

L'acheteuse de lacets se retourna, et, avec un sourire entendu ;

—Il va peut-être chez la marchande de tabac.

—Pourquoi donc ?

—Hé ! hé ! il parait qu'il lui en dit de belles.

—Oh ! contez moi ça !

—Pardon, pardon, je ne suis pas de nos mauvaises langues.. Et puis, ce n'est pas moi d'ailleurs, c'est mademoiselle Félicité qui les a entendus.

—Allons, vous en savez plus long que vous n'en voulez dire.

—Mais non, mais non.

En déjeunant, la femme de l'huissier disait à son mari :

—Les hommes sont incroyables ! Voilà un garçon qui a la chance de pouvoir briguer la main d'une des jeunes personnes les plus distinguées de Potinville, une demoiselle très-bien qui fait venir ses toilettes de Paris, qui a été élevée au Sacré-Cœur, qui réussit la " frivolité " comme un ange. Les Picoche daignent le recevoir, ne cachent pas les vues qu'ils ont sur lui.. Eh bien ! quelle est la première chose que fait ce déluré personnage en arrivant ici? il s'amourache d'une marchande de tabac !

—D'une marchande de tabac ? fit l'huissier, la bouche béante, laissant à mi-chemin le morceau qu'il allait y introduire.

—Oui, d'une marchande de tabac !

—Laquelle donc ?

—Cette petite madame Turpin, dont la boutique fait le coin de la place du Marché.

—Pas possible !

—C'est comme je le dis. Mademoiselle Félicité est tombée ce matin juste au milieu d'un de leurs entretiens galants.

—Ah ! très-drôle ! s'écria l'huissier.

—Du tout, monsieur, ce n'est pas drôle, c'est inconvenant ; et je m'étonne qu'un homme qui se donne pour sérieux comme vous...

Une demi-heure après, l'huissier, jouant au café sa demi-tasse aux dominos avec son partenaire accoutumé, l'épicier Chapuzot, lui disait :

—Elle va bien, la femme à Turpin !

—Turpin, le marchand de tabac ?

—Oui.

—Ah ! elle va bien ? Tant mieux.

—Je veux dire qu'elle va drôlement.

—Drôlement.. Qu'est-ce qu elle fait donc ?

—Eh ! mais elle fait de l'œil aux jeunes gens.

—Tiens, tiens, tiens ! Voyez-vous ça !

—Tu sais, le petit Parisien arrivé d'avant hier ?

—Le prétendu de mademoiselle Picoche ?

—Oui. Eh bien, crac ! ça y est. Enjôlé déjà !

—Elle l'a enjôlé ! la femme à Turpin ?

—La femme à Turpin... Comment ! tu ne sais pas ça ? D'où sors-tu ? Mais c'est le bruit de la ville, mon cher, on ne parle pas d'autre chose.

—Voyez-vous ça ! Une petite femme qui a l'air si modeste.

—Ce sont les plus rouées, mon cher.

—Alors tu ne plaisantes pas ?

—Moi plaisanter ? Imagine-toi que mademoiselle Félicité, ta voisine, les a surpris ce matin, dans le magasin, causant de si près qu'elle en a été tout estomaquée.

—Ah ! j'aurais voulu voir ça. La petite madame Turpin devait être bien embarrassée.

—Si elle était embarrassée ! Je te crois. Elle a servi à cette bonne Félicité de la chique pour du tabac à priser. Quant au jeune homme, il était rouge comme une pivoine.

—Mais n'est-ce pas lui justement qui pousse la porte ?

—Si, parbleu ! dit l'huissier, dont les yeux s'étaient dirigés avidement vers l'entrée.

Et à ses voisins à voix basse :

—C'est lui ! c'est lui !

—Qui ça, lui ?

—Comment, est-ce que vous ne savez pas...

Le soir même, en rentrant à leur garni par les rues solitaires où leurs éperons sonnaient à grand bruit sur le pavé, deux officiers de la garnison, le capitaine Schnapper et le sous-lieutenant Bourdacol devisaient gaiement.

—Pffff ! faisait le capitaine, éclatant, pauvre marchand de tabac !

—Il m'attendrit.

—Moi aussi, pffff !

—Ce que j'aime, c'est la demoiselle entendant du bruit derrière le comptoir et n'y voyant personne.

—Pffff ! et cette idée du jeune homme d'aller coiffer la vieille d'un pot à tabac pour lui persuader qu'elle n'avait rien vu.

—Ah ! ah ! ah !

A continuer.

LE PERROQUET.

SAMEDI, 31 Août 1878.

PLANS DE NÈGRE.

A peine sommes-nous sorti de la coquille, qu'il nous prend des envies titaniques. Par exemple, à l'heure qu'il est, nous voudrions être le perroquet de l'auteur des *Parfums de Rome* et des *Odeurs de Paris.* Si notre folle aspiration était satisfaite, il y a un livre que nous écririons : il aurait pour titre : *Les arômes de Sorel.*

Nous le ferions imprimer sur papier de luxe fabriqué avec les débris de toutes sortes et les innombrables fétus de paille qui gisent en abondance dans les rues de notre bonne petite ville. Une bonne encre bien grasse nous serait fournie à bon marché par la multitude de ménagères qui ont pour habitude de jeter leurs eaux dans la rue. Enfin, la peau de tous les chats morts que l'on trouve le long des trottoirs nous ferait une reliure solide.

Nous ferions tirer notre livre à sept mille exemplaires, afin que tous nos concitoyens en eussent pour leur argent, et nous le ferions distribuer à domicile par le ministère de bambins bien barbouillés, armés d'une *beurrée* de mélasse. Nous en ferions f ire une édition de luxe pour l'usage exprès des pères et maire de la cité, qui le trouveraient un b au matin sur leur table et pourraient ainsi en faire la lecture avant de se laver les mains...

Nous ne disons pas cela pour blâmer les autorités municipales de n'avoir pas doté Sorel d'un système d'égouts. Oh ! non. Nous concevons que, jusqu'à présent, la hose n'était pas absolument nécessaire. Mais, depuis notre arrivée, ce n'est plus la même chose : le *Perroquet* est un animal raffiné : il ne se passera pas d'égouts. Il a le bec crochu et il sait....... parler !

AUDACES FORTUNA JUVAT.

Une preuve que M. Barthe, notre populaire candidat, n'a pas froid aux yeux. Mardi soir, au sortir d une réunion de comité où il avait parlé pendant près de trois quarts d'heure en plein air, il lui prend fantaisie d'aller écouter parler ses adversaires. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Or le comité Massue se tenait en plein air à la porte d'un magasin rue du Roi. M. Barthe ne fait ni une ni deux ; il arrive délibérément au moment où M. Mathieu déblatérait contre lui. Il se faufile parmi la foule étonnée qui lui livre passage et va se poster à quelques pas de la boite qui servait de piédestal à l'orateur. Bien pl s, il ne se gêne pas de manifester à haute voix son énergique désapprobation des paroles de M. Mathieu. On peut concevoir le profond ébahissement de ses voisins.

Comme M. Mathieu laissait sa boite et son discours, quelqu'un dit à M. Barthe :

—Puisque tout cela est de la bl - gue d'après vous, montez donc et dites-le donc hautement si vous en avez le cœur.

Il n'en fallait pas plus. Un instant après, qui apparait sur l'estrade improvisée, sinon M. Barthe en chair et en os ?

Un vrai *Deus ex machinâ !*

Les spectateurs n'en croyaient pas leurs yeux !

Inutile de dire que M. Barthe, avant de monter, avait demandé à M. Mathieu la permission de lui répondre, et que celui-ci tout étonn , avait répondu un : " pas d'objection " à tout hazard.

Voilà donc M. Barthe en train d'expliquer ses votes tranquillement, poliment même à ses propres adversaires ! En plein camp ennemi, quoi ! Jamais le *Perroquet* n'avait vu tant d'audace ! Il en eût la chair de poule !

Et l'orateur parlait et défilait toujours au milieu d'un religieux silence. Cela dura bien sept ou huit minutes. La première interruption vint du " protecteur de la bierrrrr'Sorel, " qui, s' veillant tout à coup, se mit à crier :

—Qui vous a invité ici ? Descendez ou nous allons vous descendre.

Mais M. Barthe allait toujours, c mme si de rien n'était, jusqu'à ce que quelques voyous se fussent précipités sur la boite et fait culbuter l'intrépide orateur. Il y eut pendant un instant un grand tumulte. Le jeune M. P..., près de qui tomba M. Barthe, le couvrit g néreusement de son corps. En voilà un que le *Perroquet* prend en amiti ; aussi à compter de ce jour s'est-il acquis le droit à un abonnement gratis au *Perroquet*. Pendant ce temps, il se fit une grande poussée. C'étaient les amis de M. Barthe qui arrivaient à la rescousse. M. Mathieu lui-même se précipitait vers M. Barthe et lui offrait du secours. A quoi M. Barthe donna une réponse sublime, que le *Perroquet* s'offre à port r sur ses ailes au temple de l'immortalité :

—Merci, répondit-il, je n'ai pas besoin de ' Protection ! "

Quelques minutes après, M. Barthe, apparaissait sur le seuil du magasin de M. Cyrille Labelle, d'où il adressait à M. Mathieu le défi d'en faire autant s'il n'était pas un lâche ; défi qui, comme de raison, resta sans réponse. Tout le monde n'est pas obligé d'être aussi brave que cela......

A l'issue de cett veillée fertile en émotions, le *Perroquet* voletait sur le th âtre des évènements que nous venons de rapporter, lorsqu'il entendit un bruit prononcé de râpe et quelque chose comme la voix de Rama. C'était M. Kittson qui *grinçait des dents* et le pere R nn qui *s'arrachait le toupet !......*

CORRESPONDANCE EN HAUTS LIEUX.

Joe Beef, de Montréal, a reçu la note suivante de notre futur gouverneur-général :

Thibautall Castle, 1er août 1878.

A Joe Beef, Esq.

Monsieur,

Ayant entendu parler de votre élégant et populaire hôtel, je sollicite de vous la faveur de me garder trois de vos féeriques appartements pour ma famille, lor de mon arrivée à Montreal en octobre prochain. Ne retenez pas de chambres pour mes domestiques : ils logeront, eux, à la petite auberge...... Windsor.

Votre dévoué,

Le Marquis de Lorne.

Joe Beef a immédiatement expédié la réponse suivante :

Montréal, 8 août 1878.

Mon cher *Delorme,*

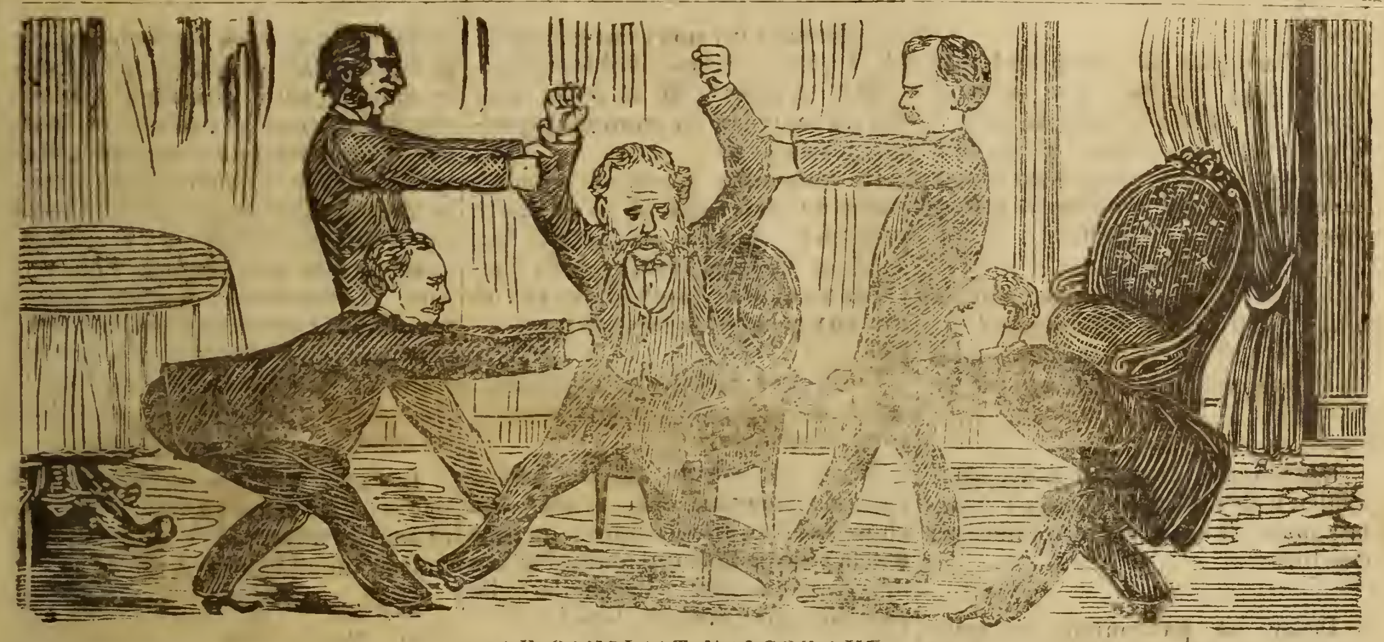
Je viens de recevoir ton *foolscap*. Comme j'ai toujours été lecteur assidu du *Franc-Parleur*, je vais te parler franchement : tu peux te chercher une *canteen* ailleurs. La mienne est trop *nice* pour toi.

Joe Beef.

—Quel est le vice dont les Canadiens aient raison d'être fiers ?

—Parbleu ! C'est leur vice-roi !

(Pour r veiller les lecteurs du *Canadien.*)



LE CANDIDAT MALGRE LUI.

La scène est à Varennes, dans le salon de M. L. H. Massue. Une députation extraordinaire s'en vient lui offrir la candature de Richelieu.

M. Massue.—Mais, mes bons amis, c'est impossible cela. Vous savez bien que je suis étranger et inconnu à votre comté.

La députation.—Peu importe : votre frère était Seigneur à St. Aimé. C'est là un titre suffisant...... D'ailleurs, c'est pas tout ça : nous haïssons Barthe, il nous faut un candidat coute que coute !

M. Massue.—Dans ce cas-là, cherchez ailleurs. Je me fiche bien de vos haines personnelles ; Barthe est un honnête homme, que je connais et que je respecte. D'ailleurs je me suis déjà présenté deux fois ici, et (avec rage) j'ai toujours été battu.........

La députation.—C'est vrai, mais il faut que vous veniez ; il n'y a pas un homme dans Richelieu qui ait voulu se présenter contre Barthe. Il faut que vous veniez !

M. Massue.—Mais, encore une fois, songez-y donc ! Les libéraux ne voudront pas de moi ; car je me suis déjà présenté contre Geoffrion, et (avec rage) il m'a battu.........

La députation.—Oui, mais vous vous présenterez comme conservateur ; allons, venez !

M. Massue.—Conservateur ! allons donc ! les conservateurs non plus ne voudront pas de moi ; car je me suis aussi présenté autrefois contre Cartier, et (avec rage) il m'a battu lui aussi.........

La députation.—(A part) Quelle girouette ! Ça ne sera pas difficile de le convertir, celui là ! (*Haut à M. Massue*) Allez vous venir, oui ou non ?

M. Massue.—Au secours !

La députation. Vos cris sont inutiles ; nous avons fermé les portes !

M. Massue (tremblant.) Mais que voulez-vous que je dise en public ? Je connais bien mieux mes rentes que les livres bleus ; et puis, je ne suis pas capable de parler en public ; il va me falloir apprendre mes discours par cœur.........

La députation.—Vous mettrez la main sur votre cœur, là, comme cela, vous lèverez les yeux au ciel, et vous direz : " Je suis conservateur. Je suis pour les bonnes mesures et surtout pour que les cultivateurs paient bien leurs rentes " Venez et vous verrez comme ça va prendre. (M. Massue hoche la tête.) Allons, allons, ne faites pas le difficile. Il faut que vous disiez : oui

M. Massue.—Eh ! bien, j'y vais, j'y vais ;..............mais seulement pour essayer.

RUMEURS.

—Il parait que les libéraux de Montréal-Est doivent s'enrôler sous peu dans la confrérie du *Rosaire*.

—On prête à Charles Thibault l'intention de traverser l'Atlantique dans un de ses souliers. Le régistrateur Bessette, d'Iberville, se propose de noliser l'autre dans le même but. C'est le cas de dire ; " que les deux font la paire. "

—Il est rumeur que la rédaction du *Nouveau Monde* doit s'adjoindre un nouveau rédacteur, un nommé *Morphée*. C'est dans le but de mieux endormir ses lecteurs. M. Morphée s'occupera exclusivement de la colonne soporifique. En s'imposant cette nouvelle dépense, l'administration du *Nouveau-Monde* espère avoir pour abonnés tous ceux qui souffrent d'*insomnie*......

--Il parait que le *maquereau* est rare dans le golfe... C'est une bonne note à enrégistrer en faveur de la population aquatique de la Gaspésie...

STATISTIQUE

Voici comment se chiffre l'importation et l'exportation des *mouches à patates* depuis le 1er avril jusqu'au 1er d'Aout

Exportation - - - - - -	399,000,000
Importation - - - - - -	9,599,998

Nous livrons ces chiffres à la méditation des libre-échangistes et des protectionnistes.

CAQUETS.

Deux ramoneurs se rencontrent :

—Il a plu sur moi toute la journée, dit François, et la pluie ne m'a pas fait grâce d'un quart d'heure.

—On voit bien, dit Hugues, qu'il a plu sur toi toute la journée : car tu es.... *dégoutant*.

***

Samedi, place de la halle aux denrées, le *Perroquet*, en train de marchander des haricots pour son diner, faillit rester pétrifié de surprise. Un petit gamin, tellement déguenillé que certaine partie de sa chemise respirait l'air extérieur et voyait le jour quelque part, criait, tout en présentant un carré de papier quelconque :

Un conservateur pour deux

sous !....

Le *Perroquet* ne comprend pas qu'en pays civilisé une corruption aussi effrênée s'affiche en public, surtout en temps d'élection. Les autorités devraient faire cesser ce scandale et subventionner le *Perroquet* pour l'avoir signalé.

***

—Quels sont ceux qui ont le plus de peine dans le monde ? Ce sont les faiseurs d'allumettes et les patissiers, parce qu'ils *souffrent* et *pâtissent.*

***

—Un homme disait un jour qu'il avait vu des huitres *traverser le palais royal* (il avait vu le roi manger des huitres).

***

—Defoy ne pardonnait l'amour-propre qu'aux laboureurs : il est tout naturel, disait-il, qu'un laboureur *s'aime* beaucoup.

***

Lecteur, voulez-vous vous abrutir ?

On demandait à un homme à quoi servent les ballons, il répondit :

—Les bas longs servent à réchauffer les grandes jambes.

***

Lui et Elle.

Ils avaient fortement soupé dans un cabinet particulier d'un restaurant quelconque.

Tout à coup, se tournant vers une glace, il y traça des mots avec le diamant qu'il avait au doigt :

Je vous aime.

Puis il passa la bague à sa compagne en lui disant :

—Répondez-moi.

—Je ne sais pas écrire, fit la belle avec un soupir.

—Il faut apprendre.

—Je ne demande pas mieux... la preuve, c'est que je garde la plume.

Et elle fourra la bague dans sa poche.

***

Sous le titre : *A Yankee normand et demi*, la *Gazette de Sorel* racontait l'autre jour l'histoire suivante, dont elle garantit l'authenticité :

"Ces jours-ci, un cultivateur de St Ours est venu offrir un cheval à des acheteurs américains, de passage à Sorel ; il en demandait $60. Après examen de la monture, les étrangers offrirent $55. Baptiste refusa et s'en alla.....

Mais il revint bientôt en disant qu'il accepterait $55. Cette fois, on lui demanda un nouveau rabais de $3, à quoi il refusa d'obtempérer.

$52 ! fi donc ! Et Baptiste s'en alla de nouveau en ruminant quelque plaisanterie... ..

Il rencontre quelques maquignons de ses amis et se concerte avec eux ; le plan est bientôt fait. Vite, on change l'attelage du cheval et un ami de Baptiste s'en va l'offrir aux acheteurs yankees pour ..... $60 !

Ceux-ci se consultent un instant ; en vérité, le cheval ressemble beaucoup à celui de $52......

Mais, en vérité, quelle bonne paire de chevaux cela ferait ! La chose est de suite décidée ; on paie $60 la pauvre bête qui tout-à-l'heure ne valait que $52 Et quelle belle paire de chevaux cela fera !

Les maquignons, qui étaient au fait de la ruse de guerre, jouèrent parfaitement leur rôle. Ils montrèrent un empressement affecté à vanter le cheval de $60 au détriment de celui de $52, et firent semblant de courir après Baptiste afin de le persuader d'accepter ce qu'on lui offrait. " Car, disaient-ils en chœur, jamais on n'a vu deux chevaux si pareils ! "

On peut concevoir si Baptiste et ses amis en ont fait des gorges-chaudes !

***

On a bien raison de dire que les Canadiens sont nés voyageurs. Si nous en croyons la rumeur, il y en a une multitude qui se préparent à aller au poll dans le mois prochain.

AGENCE MATRIMONIALE

DE

MM CONJUNGO & CIE.,

Coin des rues Jalouse et Frivole, en face du Carré des trompeurs.

SOREL, P. Q.

Cette maison, qui compte maintenant plus de 1800 ans d'existence, offre des garanties supérieures à tout autre établissement de ce genre pour la solidité, l'efficacité et la durée des mariages effectués par son entremise.

Sur les cinq cent quatrevingt-sept millions huit cent mille trois cent quarante-cinq mariages qu'elle a assortis depuis sa fondation, une seule plainte s'est fait entendre : c'est qu'il y a plus de mariés que de contents, mais, comme cette maison ne garantit jamais le contentement après le mariage, cette plainte n'a eu aucun effet sur sa prospérité, et, malgré la crise commerciale qui paralyse toutes les branches d'industrie, la maison Conjungo & Cie a payé un beau dividende (*a fair dividend*) à ses actionnaires l'an dernier. Cette année, la baisse survenue dans le prix du pain et des oignons et la perspective d'une politique de libre-change promettent une augmentation d'affaires considérable.

Les prix ont été réduits de 25 par cent en conséquence de la crise et sont maintenant à la portée de tout le monde. Voyez plutôt :

Mariage d'amour, les conjoints étant sans infirmité et agés de moins de 18 ans— $1.00

Ce prix augmente en proportion de l'âge de la future.

Mariage d'intérêt, sans distinction d'âge, dix par cent sur le montant de la dot lorsque la future est jolie et quinze par cent lorsqu'elle est borgne ou boiteuse.

Tarif spécial pour les muettes, les bossues les becs-de-lièvre et les mariages clandestins.

Raccommodages de ménages, brouilles (une spécialité), exécutés à des prix en rapport avec les difficultés de l'opération.

Une dame est chargée du département secret, de sorte que le public peut être certain que les secrets d'un chacun ne seront pas gardés plus longtemps qu'il ne faut.

Une visite des garçons, jeunes et vieux, et des veufs est vivement sollicitée.

L'entrée pour les dames est par la porte qui donne sur la ruelle Hypocrite en arrière de l'établissement

N. B.—Le prochain numéro contiendra une liste du stock que nous avons en mains et qu'il nous faut écouler promptement pour faire place à celui d'automne.

CONJUNGO & CIE.

Le Perroquet

Publié à SOREL, No. 17 Rue George.

PAR

CHS. GERMAIN, *Editeur Prop.*

Sorel, 27 Août 1878.

SOREL, 7 SEPTEMBRE 1878. PRIX DU NUMERO : 1 CENTIN.



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

"Qui empêche de dire la vérité en riant ?"—HORACE.

Vol. 1. Chs. GERMAIN, Prop.-Editeur. No. 3.

FEUILLETON DU PERROQUET.

SAMEDI, 7 SEPTEMBRE 1878.

[illegible]

PAR PAUL PARFAIT.

1

(*Suite.*)

—Pfff ! Je vais joliment amuser Beauvilain avec ça !...

Pendant que ces paroles s'échangeaient dans la rue, derrière les volets, que d'étroits filets de lumière traversaient encore, l'honnête M. Dutilleul, achevant sa toilette de nuit, nouait sur son front les deux cornes d'un madras, et madame Dutilleul, déjà couchée, non pas dans la ruelle, mais sur le devant du lit,—ce qui indique la suprématie dans le ménage,—demandait à son mari :

—Alfred, où prends-tu tes cigares ?

—Chez Turpin.

—Place du Marché ?

—Oui.

—Je te défends de te fournir encore là.

—En voilà une idée !

—Tu ne peux pas donner plus longtemps ta clientèle à une femme qui s'affiche avec des jeunes gens d'une façon aussi éhontée.

—Qu'elle s'affiche ou non, je n'en sais rien, moi. Ses cigares sont secs.

—Monsieur Dutilleul, vous fumerez, s'il le faut, du tabac mouillé ; mais vous ne retournerez pas dans cette maison. Vous entendez, je vous le défends.

II

Le jeune homme dont la civilité avait si malheureusement provoqué le murmure approbateur de madame Turpin s'appelait Fernand Dupré.

Ainsi que le constatait la nièce de mademoiselle Félicité, il était arrivé l'avant-veille à Potinville par le train de deux heures quarante ; comme le disait l'acheteuse de lacets, il était bien descendu à l'hôtel de la *Cuiller d'argent ;* enfin, comme l'affirmait mademoiselle Ponceau l'aînée, il n'avait d'autre idée, en venant à Potinville, que d'y briguer la main de mademoiselle Picoche, l'unique héritière du principal marchand de drap de la localité.

A vrai dire, cette idée de briguer la main de mademoiselle Picoche ne serait jamais venue toute seule à Fernand. Elle lui était depuis quelque temps suggerée avec une remarquable instance par monsieur son père, qui y voyait pour sa progéniture un refuge contre les dangereuses œillades des sirènes parisiennes, et pour lui-même la riante perspective d'un jeune ménage qui lui tiendrait société.

Retenu à la chambre les trois quarts de l'année par ses rhumatismes articulaires, et avec cela père d'un garçon qui trouvait rarement le moyen de rentrer de son ministère avant onze heures et demie du soir, il se gaudissait de penser qu'une jeune et jolie femme pourrait, sous le titre de bru, lui servir de demoiselle de compagnie et ramener Fernand à la maison pour l'heure du diner.

En cherchant qui pourrait bien, sous couleur de faire le bonheur de son fils, faire son propre bonheur à lui-même, M Dupré avait un beau matin jeté son dévolu sur Nathalie Picoche.

Picoche était un de ses vieux amis. Il le savait dans une excellente position de fortune et suffisamment apoplectique pour permettre à un jeune couple de fonder sur un prochain avenir les plus belles espérances. La jeune Nathalie, la dernière fois qu'il l'avait vue, atteignait cet âge de transformation où les lignes affermies permettent déjà de préjuger chez l'enfant des grâces futures de la femme. Il s'était dit :

—Va pour Nathalie !

Et il avait sécrètement touché deux mots de la chose à son ancien camarade.

Celui-ci s'était dit à son tour que le fils Dupré, qu'il avait vu si timide quelques années auparavant, serait le parti le plus convenable qu'il pût rêver pour sa fille ; qu'avant peu le jeune couple se trouverait très à l'aise, par suite de l'inévitable héritage d'un bonhomme très-endommagé par ses rhumatismes. Il avait répondu : "Tope là ; envoie-moi ton fils."

Envoyer Fernand, cela était commode à dire, mais non pas aussi commode à exécuter. Précisément dans le même temps, le jeune homme, toujours en quête, comme les phalènes, d'une flamme où griller ses ailes, était en train de se rôtir au feu de deux yeux brillants ; ceux de mademoiselle Loulou. Aussi fallait-il voir de quel air Fernand recevait les insinuations matrimoniales de monsieur son père.

Mais Loulou n'était pas toujours adroite. La découverte d'une canne à pomme d'écaille, puis d'une paire de gants 8¾ dans le boudoir de mademoiselle, jeta du froid dans ses relations avec Fernand. Elle eut beau affirmer que la canne avait été laissée chez elle par un ouvrier serrurier et que la paire de gants 8¾ appartenait à la femme de ménage, un doute subsista dans l'esprit du jeune homme. Le jour où, dans un des placards de sa bien-aimée, il découvrit un lancier, le doute n'était plus possible. Il y eut une scène terrible suivie de rupture.

A continuer.

LE PERROQUET.

SAMEDI, 7 SEPTEMBRE 1878.

RAPPORT DE LA PREMIÈRE RÉUNION DU COMITÉ D'ÉLECTION DE M. MASSUE.

A la 1ère réunion du comité secret de l'élection de M. Massue pour le comté de Richelieu, étaient présents :

Robbé Kittson, au fauteuil. — Saxton ; Martin ; Jack Tobin ; Jos. Cartier ; Michel Fontigny ; Joseph Mathieu et un autre (l'autre est notre rapporteur).

Robbé.—Eh bien ! mes amis, je vous ai trouvé un candidat et j'espère que vous allez le supporter comme des bricks.

Saxton.—Of course, Robby.

Martin.—Is he a good speaker, Robby ?

Fontigny à Jos. Mathieu.—Kouasse qui dit ?

Mathieu.—I dit que c'est un homme riche.

Fontigny.—Ah ! Ah !

Robbé.—Let us talk french. Eh bien ! mes amis, M. Massue est un homme qui ne parle pas beaucoup en public, mais ça ne fait rien ; Mathieu et les jeunesses parleront pour lui. Bergeron ne parlait pas à la dernière élection et malgré ça vous savez c'que ça nous a couté pour le battre.

Saxton.—You're right, Robby.

Martin.—I he a good conservative ?

Robbé.—Conservateur ? Oui ! il l'est pour le sûr. Barthe dit qu'il s'est présenté contre Sir George, mais il y a longtemps de cela et nous dirons que ce n'est pa vrai.

Fontigny.—Non, c'est pas vrai.

Robbé.—Quand même y serait pas conservateur, ça fait rien, ça : il est riche et c'est c'qui faut. Nous avons fait serment, Dan et moi, de battre Barthe à ce coup-ci et j'espère que les canayens nous supporteront.

Saxton.—Yes. Le canayenne être nos amis and moa être l'ami du canayenne.

Cartier.—Il n'y a pas de chance ici ; Gaultier aurait mieux pris ; j'suis pas pour un étranger.

Robbé.—Gaultier va le supporter comme un seul homme et tous les amis doivent en faire autant.

Cartier. Si Gaultier le supporte, c'est un visage à deux faces, parce que je lui ai entendu dire à un habitant qu'il se présenterait contre n'importe quel étranger qui viendrait ici, Thibault comme les autres, et quoiqu'il ait dit aujourd'hui qu'il cédait son mandat pour cause de santé, j'suis sûr qui se présentera quand y sera mieux.

Saxton.—Don't you know that Massue is a rich man ?

Cartier.—Oui ; je sais qu'il est riche.

Saxton.—Well ! that settles the question, Gaultier wo'nt come forward again.

Fontigny.—J'propose qu'on engage les charretiers tout d'suite.

Robbé.—Oui ; il faut des charretiers pour faire une élection. Jos, tu vas te charger d'les voir, hein ! tu yeu dira qui seront ben payés.

Fontigny.—Qui-ce qui les paiera ?

Robbé.—Sois pas inquiète pour ça. Mes amis, y faut travailler pour M. Massue. On va dire que c'est le candidat de St. Aimé et de St. Marcel et les habitants vont le croire b n sûr. Jack, as-tu vu quelqu'un d'nos amis ?

Jack.—Oui : j'ai vu M. Dan ; M. John ; Fleury, Lefebvre, mon frère et moé.

Robbé.—Y sont tous corrects ?

Jack.—Oui, monsieur.

Robbé.—En as-tu vu queuqu'un, toi, Michel ?

Fontigny.—J'ai vu Saxton, Martin, Tobin, Lefebvre, Fleury, Jos. Cartier, M. Dan et M. John.

Robbé.—Et to·, Jos ?

Mathieu.—Ben, moé, j'ai vu Jos. Cartier, Eusèbe. Lefebvre, Martin, Saxton, Fleury, M. John et M. Dan. Et je vous garantis, qu'i sont bons, ceux-là !

Robbé. — Mes amis, y a pas d'doute qu'on va gagner c't élection cite ; préparons-nous à cabaler, on commencera demain soir à chéquer les listes.

Saxton.—Let us go to Shambo, Mart.

Fontigny à Cartier.—Kouasse qui dit ?

Cartier.—Y dit qui faut travailler gros.

Fontigny.—Y a pas de soin ; on est bon pour ; si vous voulez tout dire comme moé, on va yeu zenvoyer ça un peu croche.

Saxton.—C'é correct, Michel ; y faut travailler en masse for le candidate conservative. Come on, Mart.

Robbé.—Demain soir, mes amis, y faudra que Jos s'mette à la porte du magasin et qui prenne les noms de tous ceux qui passeront icite ; on en fera une liste qu'on enverra à Varennes pour faire voir à notre condidat qu'il est supporté par les trois quarts de la ville.

Tous.—Bravo, bravo, Robbé, hourrah !

Fontigny.—En a-ty des plans maudits, ce vieux damné-là !

Robbé.—C'est pas toute, ça ; vous en voirez ben d'autres avant que ça soit fini. Il est tard, mes amis ; allez-vous en ; bonsoir.

Fontigny.—Bonsoir, M. Robbé. Y on beau dire, c'est ben toujours vous qu'êtes le coq.

La séance est levée.

RUMEURS.

—Il parait que le prix du cuir a haussé à Montréal depuis que Chs. Thibault s'y fait chausser.

—Un médecin spécialiste vient de s'établir à Montréal. Sa spécialité consiste à ne soigner que les hommes politiques. Il s'est fait une réputation gigantesque aux Etats-Unis. Il a quitté la république voisine parce qu'il n'y a plus de cas à guérir. Depuis sa récente arrivée à Montréal, ses bureaux de consultation ne vident pas Ce qui fait surtout sa réputation, c'est l'infaillibilité avec laquelle il rend tout homme politique *orateur distingué*. Son traitement est bien simple : c'est une pinte d'*avoine graulée* par jour. Il garantit le succès... Nous apprenons que le candidat Massue s'est mis sous son traitement depuis huit jours.

—La rumeur se confirme de plus en plus "que le Marquis de Lorne ne mange pas de soupe aux pois."

—La Société historique de Québec est à faire actuellement de grandes recherches scientifiques pour trouver l'inventeur des boutons à quatre trous.

SPIRITUALITÉS.

Quel est l'avocat le plus *assidu* de la Province de Québec ?

—C'est le maire de Trois-Rivières.

—Pourquoi ?

—Parce c'est un homme de *bureau*.

***

Quel est l'homme le moins *immaculé* de St. Hyacinthe ?

—C'est le Shérif.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est *taché*.



LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE.

—Qu'est-ce que la politique nationale ?

—Ça dépend......

—Comment ! ça dépend ?

—He ben ! oui, ça dépend de la province à qui l'on s'adresse.

--Comment ça ?

—Eh ben ! dans le Haut Canada, la politique nationale, c'est la taxe sur le blé et la farine......

—Oui, mais dans le-Bas-Canada et les provinces maritimes, on ne voudra jamais de ça, parce que, si ça fait l'affaire des Haut Canadiens, ça ne fera pas celle des Bas-Canadiens et des gens du Nouveau-Brunwick et de la Nouvelle-Ecosse. Ils ne voudront pas entendre parler de payer le pain et la farine plus cher.

—Qu'est-ce que ça fait ? Pour les gens de la Nouvelle-Ecosse, la politique nationale signifie la taxe sur le charbon, ce qui va leur permettre de vendre leur charbon dans le Haut et le Bas-Canada.

—Oui, mais ceux-ci ne voudront jamais de ça, parce que ça leur ferait payer le charbon plus cher pour enrichir quelques propriétaires de mines de charbon de la Nouvelle-Ecosse.

—N'importe ; ça ne coute pas cher de promettre, va. Et puis, sur l'Ile du Prince-Edouard, c'est bien autre chose : la politique nationale, sais-tu ce que c'est ?

--Non.

—Eh ben ! devine, je te le donne en mille.

—...... Je ne sais pas ; dis !

—Eh ben ! la *protection* pour l'Ile du Prince-Edouard, c'est...... le *libre-échange !*

—Ha ! ha ! ha !

--Qu'as-tu à rire ?

—Je trouve ça drôle ! La protection et le libre-échange, c'est donc la même chose ?

—Non, grand bénêt. Mais Sir John est un fin merle ; il a une promesse différente pour tout le monde ; mais s'il gagne, il s'en fiche pas mal, va !

—Vrai !..... Maisj'y pense, pour le Bas-Canada, qu'est-ce que la politique nationale ?

—Ah ! ben, pour eux autres, par exemple, je ne sais pas trop : c'est...... des choses en l'air : la prospérité, le progrès, l'âge d'or, enfin, tout ce qui peut passer par la tête.

—Mais c'est aff reux, ça !Et tu crois que ça va prendre, cette blague-là ?

—Ben dame ! les gens sont si bêtes et Sir John est si fin ! Il est capable de leur faire croire que c'est notre premier père qui a inventé les allumettes souffrées et qu'Eve ni Adam n'ont jamais été libre-échangistes !

LE PERROQUET A SA PERRUCHE.

2ème LETTRE.

Sorel, 30 ou 1878.

A Flora, cage No 1,
Chez Miss Arabella Crockshiver,
No 132, Strand,
Londres, Ang.,

Ma bien-aimée Flora,

Quand tu recevras cette épitre, peut-être que ton fidèle perroquet aura quitté cette vallée de larmes pour un monde meilleur. Hélas! cela me chagrine bien de dire adieu à la vie à l'heure où l'avenir me promet toutes sortes de belles choses, entre autres le remaniement du tarif de Sir John A McDonald... Mais j'oublie que tu ne connais pas Sir John A McDonald, ni son remaniement ni son tarif. Pour moi, je suis trop familier avec toutes ces choses, et c'est même là ce qui va probablement causer mon prochain décès, que je ferai enrégistrer dans le premier journal du pays, le *Conservateur*, lequel te sera expédié franco par la première poste.

En effet, nous sommes par ici dans un état de surexcitation capable de causer la mort à un jour d'avis. Mon organisme en est tout dérangé; et j'ai bien peur de passer de vie à trépas avant que le 17 septembre prochain n'ait frappé à la porte du Temps. Pourquoi le 17 septembre prochain, te demandes-tu?... Ah! ça, c'est toute une histoire, que je ne te conterai pas, car ça serait trop long et je veux te laisser le temps de t'épivarder avant de pleurer ma mort prématurée.

Qu'il me suffise de te dire que je suis en pleine fièvre électorale, sorte de maladie de la rate et des bronches qui finit toujours par la mort ou par la guérison. C'est une contagion qui frappe tout le monde sans regarder à l'âge, passé l'âge de raison, ni au sexe, barbu ou non. Ça prend tout à coup comme un tourbillonnement cérébral, et, quand une crise se détermine, elle laisse presque toujours des traces quelque part autour du nez; soit sous la forme d'un obscurcissement prononcé de la région visuelle, soit d'un épaississement désordonnée des membranes labiales. Heureusement le *Perroquet* est à l'abri de ces graves désagréments; mais il craint tout de même pour sa santé et te fait ses adieux en tout cas.

Pauvre perruche, je connais ton cœur sensible, tu vas pleurer d'avance sur ma tombe. Je t'en supplie, sois fidèle à mon souvenir jusqu'à ma mort probable. Pour moi, chère et peut-être future compagnie de ma vie puisque je n'ai pas encore succombé, je te jure que, depuis mon apparition dans ce pays, je n'ai rien trouvé qui fût digne de t'être comparé: les perruches de ce pays ne te vont pas aux argots. Si je meurs, c'est donc en prononçant ton nom bien-aimé!

En ma qualité de perroquet attitré de cette ville, je suis *ex-officio* obligé d'assister à toutes les assemblées publiques, d'où l'on me rapporte souvent inanimé. Et pour cause. Le docteur qui me soigne est un brave homme, et il m'a dit que, si j'avalais encore une dose de certain narcotique distillé par certain grand paltoquet, monté sur des jambes de héron faites en flageolet, flanqué d'une paire de bambous en guise de bras et surmonté d'une tête de polichinelle, j'étais un perroquet fini: mon sommeil serait éternel. Heureusement pour ma précieuse santé et nos juveniles amours, on a mis le paltoquet sous clef pour quelque jours. Puisse cela te donner une lueur d'espoir sans toutefois dissiper tes appréhensions!

Puissé-je vivre assez longtemps pour t'annoncer que je ne suis pas mort. Dans ce cas-là, j'en aurai long à te conter, tu peux t'y attendre. Je vais suivre avec attention les progrès de la contagion par ici et t'en donnerai les nouvelles jusqu'à ce qu'elle ou moi ait disparu.

En attendant cette heureuse ou malheureuse journée,

Je te tire la huppe,

Ton Perroquet.

HISTOIRE DU TEMPS PASSÉ.

La scène est à Québec. Tous ceux qui ont visité autrefois la bonne vieille cité de Champlain doivent se rappeler la porte St. Jean et les gros anneaux de fer scellés aux murs latéraux, Ces anneaux avaient quelque chose de formidable tant par leur dimension que par leur solidité.

Or, par une belle matinée de l'été de 18....., la foule ordinaire des passants fut étonnée de voir un étranger de mauvaise mine assis près d'un de ces anneaux, qu'il regardait fixement et palpait en tout sens en tirant à lui. Cet homme paraissait choisir les moments où était plus compacte la foule qui s'engageait sous les historiques arceaux de pierre pour accomplir ses étranges mouvements. Tous ces gens-là se disaient en hochant la tête:

—Regardez-moi donc ce fou...... On dirait qu'il a l'intention d'arracher cet anneau avec ses mains!

Et de rire.

A dix heures, partout, sur les places publiques, sur les marchés, dans les magasins, le mot suivant volait de bouche en bouche:

—As-tu vu l'homme de la porte St. Jean... l'homme à l'anneau?

Et de rire.

A midi, on parlait de "l'homme à l'anneau" dans toutes les rues de la ville, depuis les plaines d'Abraham jusqu'à la Basse-Ville.

Et de rire.

Et la foule passait toujours sous la fameuse porte St. Jean, non sans jeter un œil de curiosité sur le pauvre diable, qui du reste semblait tout à fait inconscient de l'attention qu'il attirait et de la réputation de fou qu'il s'était faite.

Evidemment, cet homme avait une idée fixe, qu'il gardait pour lui-même du reste. Il tirait toujours sur l'anneau, qui ne venait pas comme de raison. Tout ce qu'il disait, c'était:

—Ça viendra! ça viendra!

Et la foule de s'amonceler autour de lui; au premier rang, les gamins des rues, qui riaient; au deuxième les écoliers, qui riaient; au troisième, les commis, les ouvriers, qui riaient. Bientôt même, il se forma, tout autour de cette haie vivante de curieux, un cordon serré de bons bourgeois, de gens respectables et bien posés, qui riaient aussi. Dieu nous garde! mais le *Perroquet* a oui dire qu'il y eut des dames, de vraies dames, en chair et en os, qui vinrent elles aussi voir "l'homme à l'anneau" et montrer leurs belles dents. Comme si le beau sexe était curieux!

Pour "l'homme à l'anneau," il suait à grosses gouttes, se démenait com e un possédé autour de son anneau, en murmurant toujours:

(La fin au prochain numéro.

Le Perroquet

Publi à SOREL, No. 17 Ru[illegible]

PAR

Chs. GERMAIN. *Edit : Prop.*

Sorel, 27 Août 1878.